

Petite suite émilienne

Jacques Brault

Volume 28, Number 2 (164), April 1986

Emily Dickinson

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31027ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (1986). Petite suite émilienne. *Liberté*, 28(2), 76–88.

JACQUES BRAULT

PETITE SUITE ÉMILIENNE

Un cercueil est un étroit domaine

Le colonel Higginson, à qui en 1867 Emily Dickinson avait écrit: «Ma vie a été trop simple et trop sévère pour embarrasser qui que ce soit», assiste aux funérailles d'Emily, le 18 mai 1886. Il relatera les faits avec une grande précision: «L'herbe était pleine de papillons, de géraniums sauvages et violets; à l'intérieur il y avait une poignée de pensées, et une poignée de muguet sur le piano. Sur le visage d'Emily Dickinson, un regain de jeunesse étonnant: elle avait cinquante-cinq ans, et en paraissait trente, sans un cheveu blanc ni une seule ride. Il y avait un petit bouquet de violettes près du cou, et un cypripède rose; Vinnie, la sœur, lui mit deux héliotropes dans la main pour les porter au juge Lord». Je lis un poème d'Emily Brontë.

*Ce n'est pas une âme lâche que la mienne
Ni trembleuse dans la sphère du monde agitée
d'orages*

écrivait en 1846, année de sa mort, l'aînée des jumelles en poésie.

Ce jumelage, les textes l'imposent. Et la vie. Toutes deux recluses, à l'étroit dans un monde mesquin, en appellent à l'envol de l'âme, à la diffusion du corps. Les poèmes concertent:

*Ame, cours ta chance,
Etre avec la mort
C'était mieux que n'être pas
avec toi (E.D.)*

*Mon plus grand bonheur, c'est qu'au loin
 Mon âme fuie sa demeure d'argile
 ... le vent, là-bas,
 Accourt en soupirant sur la mer de bruyère*

(E.B.)

*Je n'ai jamais vu de lande —
 Je n'ai jamais vu la mer —
 Pourtant je sais ce qu'est la bruyère (E.D.)*

Et à quelle Emily tarde-t-il «que la terre humaine couvre/ Cette poitrine désolée»? Ou désertée... Je me demande si l'une n'est pas l'autre. On m'objectera que tout de même le style, les modalités formelles... Certes. Mais l'écho d'une lecture en moi retentit sur la lecture suivante. Ou sur la précédente. Par l'imagination je me retrouve au chemin du cimetière, portant un cercueil léger; qui donc murmure à mon oreille?

*Ce ne sont là que signes de la nuit,
 Et ceci, mon âme, est le jour.*

Ceci, lumière qui se désenferme de la mort, d'une mort incidente et comme oublieuse de sa victoire, alors que je chemine tout emmêlé en mes amours, triste à peine, amusé d'une indécision entre mes deux Emily, résolu à les tenir ensemble, à les confondre presque, en une seule songerie qu'alimente l'Odelette du bon Gérard:

*Où sont nos amoureuses?
 Elles sont au tombeau:
 Elles sont plus heureuses...*

Ma vie fut fermée deux fois avant sa fin

Elle était fatiguée du monde. Au fond de sa maison, de son âme, le corps d'ombre achève de se défaire. Que la lutte est sourde, âpre; qu'elle est longue, l'annulation de la chair, seule demeure de mort — et inhabitable, sauf... à quoi donc?

*Adieu à la vie que j'ai vécue —
 Et au monde que j'ai connu —
 Et embrasse pour moi les collines, une fois —
 Voilà — je suis prête à partir!*

Mais le temps dure encore. N'était-ce *une fois* on désespérerait. L'ironie furtive suggère un appétit du monde qui a dû être, autrefois, vorace. Ce qu'on a considéré comme des chatteries de vieille fille était une façon de tourner à force la faiblesse, toute faiblesse.

Je ne connais pas de lettre plus concise et lucide, plus humble et fière, que celle écrite le jour même de sa mort, le 15 mai 1886: «Petits cousins. Rappelée. Emily.»

Voici ma lettre au monde...

... *Jugez-moi tendrement*. La facon de épistolaire d'Emily ne m'étonne guère. Dans la monotonie des jours et l'ennui des besognes domestiques, elle peut apparaître sèche et peureuse, la «nonne d'Amherst». Mais sa biographie interne, selon l'expression heureuse d'Emerson, c'est sans doute dans les lettres qu'on la lit en surface. Pour le fond sans fond, il faut consentir à se perdre dans les poèmes.

Annette von Droste-Hülshoff (1797-1848), une Emilie allemande, et tout autant Brontë que Dickinson, distrait de son existence malade des poèmes et des lettres qui donnent à penser que les écrits littéraires n'ont ni milieu ni temps qui les déterminent, sauf par les ruses de l'histoire. Voici donc une essence éthérée, fort bien accordée à la vie animale et végétale, et qui, encore toute jeune, confie à son mentor: «(...) il y a place pour tant de lubies dans mon imagination qu'il ne se passe pas de jour que l'une d'elles ne soit excitée de manière douloureusement douce». A quoi répond mon Emilie préférée: «J'entends les rouges-gorges à distance, et les voitures à distance, et les fleuves à distance, et tous semblent se dépêcher vers quelque endroit qui me demeure inconnu. L'éloignement engendre la douceur; si nous voyions l'objet de notre espoir, si nous entendions raconter avec calme tout ce que nous craignons, comme si ce n'était qu'une fable parmi d'autres, la folie ne serait pas loin».

Je me livre à une espèce de rêverie textuelle. On ne remarque pas assez à quel point la grande prose d'Emily, douée de ses propres attributs qui déboutent le seul souci documentaire, est l'accompagnatrice loquace et parfois gamine d'une poésie nerveuse, farouche, pleine de saillies et de silences brusques, toujours au bord de l'abîme. Non pas que je croie à deux régimes d'écriture. Je pencherais pour un effet général et continu de mirage: les ombres de la poésie s'allongent et pâlisent sur la prose qui en retour projette sur le poème un reflet qui en décèle la signification. Emily n'écrit pas par autisme; elle parle, du fond de son refuge, à un visiteur réel mais inconnu.

La lettre où elle raconte sa dernière entrevue avec son père est un modèle de finesse psychologique. Et de réticence avouée. Oui, la correspondance permet de comprendre — jusqu'à quel point? — un esprit qui s'avance et qui recule, accepte et refuse, jamais en repos, l'amour n'étant que de loin sous peine de n'être pas, toute affection vive se mourant presque de la honte qui la cancérisse et par là lui fait goûter l'âpre saveur de l'impossible.

On apprend l'eau par la soif

C'est tout dire, en peu de mots. Le manque creuse le désir qui, vide et vibrant, va plus loin que la satisfaction, se perd dans l'inévidence des signes, se retrouve lui-même comme illusion fugitive. Il y a quelque chose de la sagesse et de la manière des maîtres orientaux dans l'intime commerce qu'entretient avec la nature Emily Dickinson. Nature naturée, certes, où les choses du monde s'offrent en objets de plaisir, mais aussi nature naturante et qui fait de la conscience un domaine hanté. Pour si justement percevoir *La douce dérision de la corneille*, ne faut-il pas être pénétré de l'inassurance de l'être? On a beaucoup insisté, avec raison, sur Emily la jardinière, familière des abeilles, des pinsons, des marguerites, des papillons. Ce ne sont là qu'apparences et grouillements de la vie passagère. Les poèmes ne manquent pas qui

célèbrent les brèves intermittences par quoi surgissent et s'abîment les petits êtres des bois et des champs. «Drame du pissenlit/ Expiré sur la tige», «caillou/ Vagabondant seul sur la route», ou encore «l'antique floraison de l'aube», tous ces éphémères, le poème les attrape et les fixe d'un trait ferme dont l'ellipse figure l'épiphanie à même la disparition.

Quel haïkiste chevronné dédaignerait de signer ces *kwaïdan*:

*Fabuleuse comme une lune à midi
Heure de février*

*Le silence tirait
Son énorme, laborieux cheval*

Et le cher Issa, compagnon des puces et des araignées, fol et lunatique à souhait, je parie qu'il sourirait de sa bouche édentée en écoutant:

*Une fossette dans la fosse
Fait de cette chambre féroce
Un chez-soi*

L'orientalisme d'Emily n'est pas de pacotille, bien qu'il s'ignore. Mais les choses naturelles, ici, se désengluent d'un présent qui serait trop joli s'il les figeait dans une pose exemplaire. Le vertige survient et frappe de stupeur la contemplation tranquille.

*Où chaque oiseau est libre d'aller
Et les abeilles de jouer sans honte,
L'étranger avant de frapper
Doit refouler ses larmes*

Voilà, sans effort, sans fatigue, le travail mystérieux par quoi l'impermanence des choses se perd dans l'incandescence qui les illumine en les réduisant en cendre. Plusieurs poèmes, parmi les plus beaux, opèrent la fusion de la matière et de l'esprit; on dirait que soudain deux natures, l'humaine et la mondaine, se déréalisent l'une dans l'autre, et j'entends par Emily le bruit sans bruit du verger, l'arrêt du souffle au cœur du taillis; la vue des marronniers qui fleurissent un ciel désert me solemnise, moi, pauvre insecte industriel, promis à l'éternité d'un instant.

La véritable ellipse, chemin de traverse qui

coupe au plus court, fait que les vrais poèmes s'évaluent. Car le temps à vivre est frugal. Dans un monde en suspens, toute pesanteur glisse à la dérision. La leçon du pissenlit est précieuse: *on apprend les oiseaux par la neige.*

**Donc, rends-moi
à la mort**

Une faille invisible dans le barrage formidable qu'Emily dresse devant les autres — et devant elle-même, une ouverture comme une blessure, voilà par où entre en elle la terreur. De quoi fracturer le langage, le morceler. Une moderne Emilie, suicidée en 1978, Danielle Collobert, jette sur le papier un reste de survie:

crève corps

.....

je parole s'ouvrir bouche ouverte dire je vis à qui

.....

je partant glissure à l'horizon

tout pareil tout mortel à partir du je

.....

assez assez

exit

J'ai le sentiment de lire la parfaite traduction d'un poème d'Emily Dickinson qui aurait été perdu. Poème tout de phrases concassées et humides encore d'une sueur de dernière angoisse.

Est-ce, ainsi qu'on l'a dit, l'obsession de la mort, un peu caricaturée par la fascination des enterrements, qui caractérise et explique cette lézarde au front pur et lisse d'une calme folie? Non. Les jeux sans nombre de l'ironie contournent une conclusion trop facile. Quand Emily se moque de l'office dominical, c'est qu'elle récuse le Dieu calviniste et les sombres ratiocinations du transcendantalisme. «Nous ne jouons pas sur les tombes» et «Nous fuyons l'époque qui vient»: chemin fermé en arrière et en avant. Mais grâce à la faille de noirceur, l'emmurée vivante, avec son humour mortel, s'échappe vers ce qui la tue.

**Cette chose... qui défaille
sur la face de Midi**

Poète de la conscience poétique, Emily Dickinson a connu d'expérience l'illumination ou extase transcendante qui la laisse comme frappée de mutisme. Elle n'arrive pas à nommer ce qui égare son esprit dans une contrée perdue, stérile, sans chemin et sans guide. Elle en reste brisée, désespérée. Ce quelque chose de vaste, d'intense, d'intemporel est moins chaos que néant, et moins néant que le rien immense de l'immortalité.

Voici la racine inexistante de cette poésie vécue en une mort essentielle et au jour le jour. Les plus beaux poèmes, et les plus insondables, reviennent d'un abîme froid. A la surface du semblant, les gestes quotidiens demeurent inchangés alors que juste en dessous une légère transe projette sur les choses et les êtres un presque insensible tremblement qui les révèle à leur inconnissance de soi. La suffocation d'être à la fois en dessous et au-dessus de son être, telle me paraît l'expérience fondatrice d'Emily. Un poème que je considère comme exemplaire en cette matière obscure dit sans détour l'expérience-limite:

*On ne brise pas le cœur avec un bâton
Ni avec une pierre —
Un fouet si fin qu'on ne peut le voir
M'a-t-on dit*

*Cingle la créature magique
Jusqu'à ce qu'elle tombe,
Pourtant le nom de ce fouet
Par noblesse on le tait.*

*Magnanime est l'oiseau
Par l'enfant découvert
Et qui chante la pierre
Dont il meurt.*

*Honte tu n'as pas besoin de te blottir
Contre une telle terre que la nôtre —
Honte — redresse-toi —
Ce monde est à toi.*

Mon affaire, c'est la circonférence

Le «blanc exploite» qu'évoquait Mallarmé n'est pas une métaphore. C'est l'aura du décentrement égoïque sans quoi la poésie n'est qu'effusion sentimentale ou virtuosité verbale. Saint-Denys Garneau en témoigne:

Et voilà le poème encore vide qui m'encerclé

Oui, «encore vide», car il n'est que pressentiment d'une recouvrance dans la dépossession. Les expressions déconcertantes, Emily les multiplie pour relier, en vain, le pourtour et le centre: «*Silent Belief*», «*Patience of Itself*», «*Inner-outer Conscience*». Je renonce à prendre la mesure d'une expérience, pourtant concrète, immédiate, par quoi un double mouvement de conscience, centrifuge et centripète, s'affirme en s'annulant, s'enroule sur lui-même et se torsade jusqu'à faire exsuder une connaissance douteuse, un étonnement, une fulgurance nocturne que faute de mieux on appelle poème. Ou fragment d'un cosmos aussi fantasmé qu'expérimenté.

Pas besoin d'être une chambre

— pour être hanté —

Pour les Puritains, Dieu subsiste en lui-même. Il n'est pas déité amicale, encore moins amoureuse. Il est vastitude, et silence qui pour Lui seul s'aspire et s'expire. Exister? Faute ou faiblesse — toutes deux passibles du Jugement. Emily rejette cette doctrine. D'où son effroi, compagnon de route et de misère. Car elle éprouve dans sa chair maigre la hantise qui a pris la place de l'absence. Tenir la distance ne va plus de soi.

Cet être caché par le Moi

Devrait bien plus nous effrayer

Mais la terreur qui grince dans ses os, Emily, par une science stupéfiante de l'instinct vital, la confie à la poésie comme on expose au grand jour son for intérieur. Il en résulte la demi-distance, l'espace minimal où écrire n'est pas une vanité — même sublime. Savoir et non-savoir coïncident au point que les extrêmes se touchent, et se brûlent réciproquement.

*La chair s'est rendue — annulée
L'incorporel a commencé
Deux mondes — comme des auditoires — se
dispersent
Et laissent l'âme seule*

Une conscience exténuée dans ses apparences, tel est notre habitat profond.

Moi, de moi-même — bannir —

Les premiers éditeurs des poèmes ont accompli une tâche ingrate. Je ne m'étonne pas qu'ils aient été désorientés en présence des marques d'écriture et de ponctuation qui leur parurent fautives. Jusqu'où un langage peut-il s'éloigner de tout usage commun, devenir excentrique? La question n'a rien d'artificiel dans la mesure où Emily Dickinson, portée par une forte idiosyncrasie, écrit une langue singulière et qui cherche moins à se jouer des règles qu'à affirmer son caractère privé. On a parlé de «bulletins d'immortalité» ou d'«exercices en pureté et en solitude». Pourquoi n'invoquerait-on pas aussi un humour souverain?

En vérité, chaque œuvre poétique procède d'un risque total. On ne se contente pas de quitter les sentiers battus. Au contraire, dans certains cas. On mise plutôt sur une radicale honnêteté à l'égard du langage qui advient, sans crier gare — ni victoire. Emily Dickinson, forclosée dans son langage comme dans une vie seconde, n'écrit pas *pour* ou *contre*, elle écrit l'unicité de cela, injustifiable, qui la déporte, à l'intérieur de sa langue, vers une région langagière imprévue, inexistante. C'est là, et là seulement, qu'elle est ce qu'elle écrit. D'autres, Pound, Williams, Stevens, ont éprouvé l'exil du poème. Emily ouvre la voie à Cummings, grand adepte de l'idiolecte.

Toujours — est composé de mainteneurs —

Je me rappelle certains propos de Wittgenstein. Le philosophe voulait mettre en question les mots qui désignent nos sensations brutes (comme la douleur). Un langage purement phénoménal ne deviendrait-il pas illogique, incommunicable? L'écriture d'Emily

ébranle certaines idées reçues au sujet de l'intimisme littéraire. Sa poésie, bien que déchiffrée, réfère à un type d'expérience du monde et de soi qui ne se confond nullement avec une gnose ou un ésotérisme. La fermeture relative de ce langage tient à l'intimité, à l'étroite relation où s'unissent et se fécondent les mots et les sensations. Le lecteur est obligé au meilleur de lui-même — qui lui est parfois inaccessible.

Poète...

A l'incessante pauvreté

La Bible, Shakespeare, le dictionnaire Webster... Avec de pareilles lectures, on peut tout faire, on peut même se défaire. De savants commentateurs ont démontré en quoi et pourquoi le poète Emily Dickinson manque de métier. La technique du vers reste rudimentaire, et incertaine la grammaire. La richesse du vocabulaire contraste avec la pauvreté de la rime. Quoi encore? D'autres, au contraire, font gloire au poète d'annoncer quelque modernité. Les fameux tirets, qui pullulent, et les majuscules dressées en travers du texte comme des stèles énigmatiques, les omissions des relatifs, les emplois incongrus des subjonctifs, bref les irrégularités de toutes sortes semblent autant de trouvailles d'un libre génie.

Emily m'apparaît sous un autre jour. Enfant d'Amherst et fille d'un avoué, demi-campagnarde, elle a dû chanter, beau temps mauvais temps, les hymnes protestantes faites de quatrains aux vers octosyllabiques et aux rimes croisées, elle a aussi enfourné quantité de termes religieux et juridiques, enfin elle déborde d'images de sa vie quotidienne, domestique et villageoise. Nerveuse et compulsive, elle écrit avec brusquerie et laconisme, elle commence et termine abruptement. Ses raccourcis et ses réticences, comme son ton sentencieux, avoisinent le langage des paysans puritains.

Cet héritage modeste, un poète va le faire fructifier avec une belle désinvolture. A sa manière contournée, avec aussi un sens du concret qui le dispute à

l'humour, Emily exprime la claire conscience qu'elle a de ses moyens et de ses fins:

*La généalogie du miel
N'importe pas à l'abeille
Ni le lignage d'une extase
Ne paralyse le papillon*

Son refus du prolixe a fait croire qu'elle manquait de souffle. Tel poème, proche des chansons de Rimbaud, tel autre, vaste et mélodieux en son exiguïté sèche, et celui du «volcan réticent», et celui où la pulsion poétique s'accumule «comme tonnerre jusqu'à sa limite», et encore plusieurs, d'intimité tonale ou de fantaisie métaphysique, réalisent les fameuses déclarations rapportées par Higginson: «Si je lis un livre et qu'il rend tout mon corps tellement froid qu'aucun feu ne peut plus me réchauffer, je sais que *cela*, c'est de la poésie. Si je sens physiquement que le haut de ma tête est enlevé, je sais que *cela*, c'est de la poésie. C'est le seul moyen. Je le sais. Y en a-t-il un autre?»

En définitive, non, il n'y en a pas d'autre. Donne ou Blake ne parleraient pas autrement. Emily s'avance en poésie avec un masque, c'est sa distance et sa sauvegarde. Elle vise rien moins que le Tout. Le poème la soulage, pour un temps, de la stupéfaction qui l'enthousiasme et la terrorise. Elle ne fait pas une œuvre, ni une recherche, elle tâche de survivre, mais ailleurs. D'où le caractère oblique de son écriture, toute en biais et en sous-entendus. L'étonnement ne se dit pas; il déchire la parole et le silence. Il ne laisse à l'être étonné que des morceaux, cris et chuchotements.

Amour, tu es voilé

En 1862, faut-il compter l'éloignement de Wadsworth pour décisif dans l'existence d'Emily? Et plus tard, l'amitié avec le juge Lord s'est-elle muée en une passion douce-mère? L'énigme profonde, impénétrable, est d'un autre ordre qu'anecdotique. Celle que des poèmes entraînent dans un voyage tourmenté, c'est bien mon Emily qui s'abandonne et se réserve.

Amoureuse? A n'en pas douter, jusqu'au délire. Haut amour, plus haut que l'ivresse de l'alouette s'offrant à la brûlure du soleil, amour total comme la dernière solitude.

*C'est lui qui — invite — épouvante — pourvoie
surgit — reluit — éprouve — dissout —
revient — suggère — condamne — enchante*

Amour panique qui se risque hors de sa retraite où il n'en peut plus de ronger ses songes; il s'éprouve sur l'aire du poème, car il ne se veut pas

... bien au chaud et pur et borné

... compréhensible

Compris

comme l'écrit la poétesse écossaise Margaret Tait (encore une Emilie!).

Je tiens Emily Dickinson pour l'une des grandes amoureuses en poésie, et disant cela j'ai conscience de ne faire aucune restriction. L'amour, tout amour chevillé à l'intime de l'être, s'il trouve, n'est plus. Son bonheur et son tourment subsistent, ensemble, de la continuelle évanescence du *qui* et du *quo* où tend son errance chercheuse. Ainsi, comme une trace effacée s'écrit le poème qui est d'amour.

On m'a enfermée dans la prose

Higginson, lors de sa première visite, le 16 août 1870, note: «Arrive une femme petite, toute simple, pas belle, deux bandeaux de cheveux roux, un corsage de piqué blanc et un châle vert». Le digne littérateur est éberlué par cette pauvre créature, poétesse de province «à demi toquée», qui lui confie qu'elle s'affaire à aimer et à chanter, que l'extase lui survient comme une annonciation de joie et d'angoisse. Le vide absolu, elle l'habite en recluse. Une blancheur fantômale est sa peau et son vêtement.

Voilà des années qu'elle ne sort plus de chez elle. La couture et la cuisson du pain l'occupent. Et les travaux de jardinage. Elle songe. Elle est jeune et vieille. Pourvoyeuse et stérile. On la trouve souvent bavarde, fatigante, incompréhensible. Elle se cache

plus loin qu'elle-même. Elle songe encore. Que la terre est brève — et l'angoisse infinie. Ses yeux malades la portent à écouter au-delà de la musique des sphères.

*Comme si tous les cieus étaient une cloche,
Et l'Etre, une seule oreille,
Et moi et le silence quelque étrange peuple
Perdu, solitaire, ici.*

Cette croyante est-elle dévorée d'incroyance? Se laisse-t-elle piéger dans l'indécision qui la tourmente et l'inspire? Au fond de sa réclusion elle ouvre passage à sa plus grande aventure; elle risque sa foi dans et par la poésie. Elle traverse un pont sans piliers. Elle tombe sans clamer la fin du monde.

Elle demeure en moi, je ne sais où. Je l'aime. Je ne sais pourquoi ni comment. Lorsqu'un jour m'arriva une lettre portant un timbre à son effigie, j'eus besoin de m'asseoir, tant l'illusion s'imposait que je tenais entre mes mains le portrait de ma mère avant son mariage. Cette femme qui n'eut presque pas d'existence, dont j'ai recueilli le langage empêché, poète recluse dans la prose des jours, Emily lui ressemble, oui, elle a le visage d'amoureuse morte-née de ma mère, Emilienne qui m'aimait tant — malgré elle, malgré moi.